



JEAN-CLAUDE CHARLES
FERDINAND
JE SUIS À PARIS

FERDINAND
JE SUIS À PARIS

DU MÊME AUTEUR

ROMAN

Ferdinand je suis à Paris, Paris, Bernard Barrault, 1987; Montréal, Mémoire d'encrier, 2021.

Manhattan Blues, Paris, Bernard Barrault, 1985; Montréal, Mémoire d'encrier, 2015.

Bamboola Bamboche, Paris, Bernard Barrault, 1984; Montréal, Mémoire d'encrier, 2016.

Sainte Dérive des Cochons, Montréal, Éditions Nouvelle Optique, 1977; Montréal, Mémoire d'encrier, 2018.

ESSAI

De si jolies petites plages, Paris, Stock, 1982; Montréal, Mémoire d'encrier, 2016.

Le corps noir, Paris, Hachette/P.O.L, 1980; Montréal, Mémoire d'encrier, 2017.

RÉCIT

Baskets, récits de voyage, coordonné par Alba Pessini, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018.

POÉSIE

Free 1977-1997, Paris, *Sapriphage*, n° 33, 1998.

5+1 Lettres à Elvire, poèmes enveloppés d'une lithographie de Télémaque, Genève, Éditions Les Yeux Ouverts, 1990.

Négociations, Paris, Éditions P.J Oswald, coll. « J'exige la parole », 1972; Montréal, Mémoire d'encrier, 2015.

Jean-Claude Charles

FERDINAND
JE SUIS À PARIS

MÉMOIRE D'ENCRIER

L'illustration de la couverture
est de Maya Mihindou.

À Cécile

JUBILATIONS!

Préface de Patrick Chamoiseau

Comment expliquer la jubilation que l'on éprouve à relire Jean-Claude Charles?

C'est difficile à dire, et tant mieux si cela reste impossible. En face d'une œuvre de l'art littéraire, la première tendance est hélas de se lancer dans des explications de textes mâtinées d'éléments biographiques de l'artiste. Même si cela peut s'envisager, il est bien plus enrichissant de garder à l'esprit qu'une œuvre d'art est d'abord une équation mystérieuse. Sa vertu est de déporter notre esprit de ses perceptions ordinaires, de stimuler notre imaginaire par l'exclamation d'un inconnu. C'est pourquoi il faut avant tout savourer les flots de perceptions qui naissent à son contact. Et s'y tenir. C'est ainsi que l'œuvre enseigne : on jubile si on est mûr pour elle ; on est offusqué, voire terrifié, si on n'est pas prêt pour cette rencontre. On *l'éprouve*, ou on en est *éprouvé*. L'histoire de l'Art est pleine d'une gamme émotionnelle qui épelle toutes les nuances praticables entre l'enthousiasme et la terreur.

Mon histoire avec Jean-Claude Charles a toujours été de cet ordre : jubilations !

Je l'ai rencontré en personne je ne sais plus où, ni quand, de manière brève, une silhouette réservée peut-être un peu mélancolique, juste assez frémissante pour soutenir la rémanence d'un persistant sillage.

Ses livres.

Son langage.

Et voici que je relis *Ferdinand je suis à Paris!*...

Ce langage qui se développe sur le tapis somptueux de la langue française, qui n'appartient qu'à lui seul, avec d'autant plus de magie qu'il se déploie sans effets spectaculaires, juste dans des saisies légères d'ironie, d'intuitions, d'images qui déforment le réel, d'humanité vécue au plus simple et qui soudain se retrouve exhaussée dans la phrase étincelante. Et puis, bien entendu, ce mélange de parler et d'écriture, de bouche et de littérature, à *vocables découverts*, ce verbe littéraire enchâssé dans celui de la conversation. Les soucis de tous les jours, les pensées ordinaires, surgissent dans le texte, venus de n'importe qui, de n'importe où, s'entrecroisent, se suspendent, ouvrent des nappes narratives, dans une nuée scripturale qui soudain s'élucide dans un envol *arcencéleste*. Progressivement, un personnage, Ferdinand, se construit et se suggère en un autre : *Jean-Claude Charles*. Il fallait bien quatre prénoms pour tenter d'identifier cet objet transsidéral, grand croiseur solitaire qui n'est en orbite d'aucune étoile ou de planète connue, objet errant entre des galaxies extérieures, dans cette matière noire que le cosmos nous oppose de plus insaisissable.

On voit bien que l'on n'a pas affaire à un « Haïtien », que ces assignations territoriales, culturelles ou identitaires ne fonctionnent plus vraiment. Haïti est là, dans son passé et son présent, mais pas comme une racine impérieuse : juste comme l'avait institué Césaire avec l'Afrique, comme « racine-imaginaire », « imaginaire-racine », « racine-d'un-autre-imaginaire ». Pas comme « nation d'appartenance », mais comme un « Lieu » du monde par lequel se cultive une implication libre,

un lien affectif qui libère infiniment, un engagement têtu auprès d'une souffrance humaine, une solidarité qui propulse hors de soi. Dans les flux relationnels contemporains, Haïti est un archipel de «Lieux» explosés dans le monde. Les Haïtiens de New York, de Montréal, de Paris, des Antilles ou d'ailleurs, ne constituent pas des communautés au sens diasporique du terme, mais des densités d'adaptation stratégiques qui évoluent au gré des expériences de ses individus, lesquels se nourrissent d'Haïti de manière à chaque fois singulière, sur le mode d'un arrière-fond sensible qui fait source sans être racinaire.

Haïti a déployé sur le monde une « métaspora ».

Jean-Claude Charles relevait de cette entité-là.

L'origine est devenue pour lui une donnée inscrite dans une géographie cordiale plus large, erratique, inconnue des cartographes. Celui qui vit au monde, qui vit le monde, dont le monde vit en lui, a besoin d'un «Lieu» de ce genre, non en raison d'une imprégnation qui viendrait de l'enfance, mais par une exigence éthique: assumer dans sa vie un état-du-monde non dominant, un «devenir minoritaire» qui préserve des «devenirs majoritaires» auxquels nous convoque la force dominante du moment.

Contrairement au «territoire» ou à la «terre natale-racine», le «Lieu» libère.

On voit bien, dans cet ouvrage, que le personnage a largué nos amarres habituelles. À commencer par celles qui nous relient encore aux espaces naturels, à la nature, auxquels l'homme s'est confronté pendant des millénaires. Il ne vit pas en «communauté» à quelque échelle que ce soit, mais de manière aérienne entre deux ou trois amis aussi décalés que lui-même par la «pratique démente» d'une activité artistique.

Le personnage est un urbain.

Il dérive, fonctionne, s'émeut et crée dans cet écosystème qui est déjà déterminant pour notre génération et pour celles qui vont suivre. Son langage n'est pas fait d'alphabet, il suinte de la matière urbaine, du limon le plus trivial au nectar le plus

noble: une vie ordinaire de boulevards de métros de parkings de trottoirs de concierges et de petits logements, rythmée par Mahler Miles ou Gainsbourg, qui se voit disséquée devant nous au scalpel, mais qui brasille sans fin dans cet ordinaire même. On comprend que cette substance urbaine, ces rencontres, ces soucis, ces amitiés, ces amours et affects, cette nuée de petits événements, gravitent autour d'un cœur nucléaire, sans doute un « trou noir » galactique, qui n'est rien d'autre que cet instant où l'homo urbanicus s'attable à sa planche sur tréteaux, table de travail volante, et devient écrivain. Cette planche est la force gravitationnelle majeure qui sculpte l'effervescence des détails. On assiste alors à la naissance d'un livre sans que ce livre soit précisé: il est fait de ce qui savamment nous en détourne. Chaque livre demande un lieu différent, une ville différente, une passion, un amour, un rendez-vous plus ou moins raté ou terrifiant avec Haïti, un ordinaire d'aéroport, de taxis, d'hôtels, recomposé dans les tumultes du sentiment du sexe et de la passion, en finale: du tourment.

Ce langage nous enseigne un « état poétique ».

Un créateur, un artiste, vit en « état poétique », dans une sensibilité qui fait « connaissance », une disponibilité à l'émerveillement qui ouvre tout ce qu'elle touche, une fraîcheur mentale et corporelle en face de l'existant, qui fait que la moindre sensation explose en idées, que la moindre idée se transforme en une onde de rythmes et d'émotions. Dans toutes les nuances de la félicité ou du tourment, vivre en état poétique c'est vivre en création. C'est en état poétique qu'un artiste se confronte à son époque de la manière la plus juste, la plus extrême qui soit, non pas celle qui vous accorde à la modernité dominante, mais justement celle qui permet de s'en écarter, de ne pas « en être », de voir au-delà, de ne pas consentir à la primauté des offres marchandes et des pulsions consommatrices, à les désertir au profit de ces intensités créatrices qui se déploient soudain après une nuit d'amour, au détour d'une dispute, dans le déport d'un voyage, dans un maelstrom d'affects qui sont autant de petites catastrophes qui déconstruisent

le réel de manière imparable, et qui libèrent le créateur. Si le « créatif » produit du nouveau qui lui reste extérieur (et qui reste prévisible), le « créateur » lui, s'enfoncé corps et âme dans l'inconnu, accueille l'imprévisible, éprouve un impensable, et en finale produit ce qui le produit, compose cette œuvre qui le compose, se raconte sans pour autant rédiger on ne sait quelle biographie. La biographie, ici, c'est les méandres de l'œuvre fulgurante, son trouble et ses épiphanies, ses ombres et ses éclats, son brouillard gravitationnel où des formes esthétiques se retrouvent générées. Jean-Claude Charles est Ferdinand, ce personnage qui pourtant n'est pas lui.

Et voici ma jubilation : nous avons affaire à un écrivain dont la terre est le monde. Dont la racine est un rhizome relationnel, un artiste dont l'imaginaire confronte la Relation. De ce genre, il en est de mille formes, mais toujours extrêmement singulières, irréductibles à quoi que ce soit d'autres. Celui-ci a largué nos vieilles attaches territoriales, linguistiques, culturelles, raciales, affectives, nos aliénations contemporaines, pour naviguer seul, en zone inconnue, voué à la création, à s'inventer lui-même, entre deux rives, deux océans, deux villes, deux amours, deux passions, un trouble vivace qui toujours l'écartèle. Il a juste sublimé un signe de sa relation horizontale au non-humain (à l'animal, au vivant) par un lapin qui se nomme Cassegrain et qui sert d'ange gardien à l'écriture, seule stabilité affective qui émerge des remous d'un état poétique de haute intensité. Dès lors, l'artiste est toujours seul au monde, juste relié au vivant, vivant dans le vivant, vivant par le vivant, et son sillage est l'unique attestation de passage qu'il daigne nous transmettre – une attestation qui nous indique sans rien délimiter une nouvelle manière de vivre avec et contre soi-même, d'inventer à vif et d'habiter l'incertitude.

Il faut lire et relire Jean-Claude Charles, c'est-à-dire dans tous les sens du terme : l'éprouver.

Patrick Chamoiseau
Favorite, 25 05 2021

*Cette peinture est conduite
non tant par dextérité de la main
comme pour avoir l'objet
plus vivement empreint en l'âme.*

Montaigne, *Essais*.

Paris X^e arrondissement. Début du printemps. Dans l'atelier d'écriture, la baie regardait l'oiseau. Et Ferdinand, ce samedi-là, vers midi, en compagnie du lapin Cassegrain, glandait.

IL EST 11 H 43 ET J'AIME TOUJOURS JENNY

Je suis assis dans le lit. C'est le moment où Gainsbourg s'enlise, l'homme à tête de chou dérape. *Oh Marilou petit chou/ Qui me roulait entre ses doigts comme du caporal/ Me suçotait comme un cachou/ Et savait le dialecte chou/ Poupouppidou.* À ces mots, Cassegrain secoue toujours une oreille, la droite. Il s'est couché près de moi. Un oiseau s'est élancé vers l'encadrement de la baie, tache noire fonçant à une vitesse ahurissante, je crois toujours qu'ils vont s'écraser contre la vitre, au dernier moment il exécute un tonneau du tonnerre de Dieu. *À force de patience et d'inaction/ J'ai pu dresser un hanneton/ Sur ma tête hélicoptère,* et Cassegrain dort, voilà.

J'arrête le disque. C'est la septième fois que nous l'écou-tons. Le répondeur téléphonique clignote. L'oiseau revient, recommence le manège. Je me suis toujours interrogé sur cette bêtise des oiseaux parisiens: se faire peur tout seuls dans un univers de verre et de béton, alors que les Buttes-Chaumont ne sont pas si loin. Jenny pense que la ville nous rend tous idiots. Elle a peut-être raison. N'empêche qu'elle vit dans

la plus effrayante des villes, que tous les deux nous aimons pourtant, New York. Enfin, nous ne connaissons pas d'autres lieux. Pas à ce point. Nous n'avons jamais vécu ailleurs. À part, pour moi, Port-au-Prince. C'était la petite banlieue de nulle part. Je suis assis la face tournée vers le printemps.

Les événements survenus en Haïti, la fin de presque trente années de dictature, ne sont guère parvenus à rompre l'ordre inexorable de mes jours. À peine quelques perturbations, minuscules. Un coup de fil du journal pour lequel je travaille, me demandant de me tenir prêt à rentrer à Port-au-Prince. Depuis, rien à signaler.

Il n'y a pas assez de sang dans cette histoire. Pas assez de tragédie. Tout se passe trop bien. Il faudrait me payer pour guetter le surgissement de l'horreur. Les Haïtiens ne sont pas assez méchants. Résultat : je traîne dans mon bordel, au sommet d'un immeuble de verre et de béton. Je sens que toute ma vie va se dérouler à Paris. Ou plutôt, à cause de Jenny, entre Paris et New York. Car une chose est claire : nous ne vivrons jamais ensemble. Nous vieillirons entre deux villes, avec entre nous ce pays naguère interdit, désormais permis, en tout cas ma mémoire.

Pour moi, à présent, tout est limpide. Je passe des journées à penser à Jenny. Je suis assis dans mon lit, le dos tourné à la tapisserie africaine dont elle disait. J'entends sa voix. Dont elle disait, la comparant à celle de Jean-Pierre, c'est plus petit, mais c'est plus joli, je trouve. J'entends les curieuses phrases de Jenny. Je suis rentrée, dit-elle, je suis rentrée *chez* ma maison. Jenny est le désespoir de la francophonie, ça s'dit pas je lui fais, ça s'dit pas *chez* ma maison. Elle répond rien à foutre. J'te signale que tu parles en petit nègre ma chérie et y'en a qui s'font exterminer pour moins qu'ça. Elle rit. Je passe une éternité à revivre des scènes avec Jenny. Je suis fou d'elle, il n'y a pas d'autres mots.

Y'a plein d'autres gonzesses. Pourquoi tu m'aimes? Pose pas de questions métaphysiques. Et toi pourquoi tu m'aimes? Pose pas de questions métaphysiques. C'est devenu un gag. Chaque fois que, nous étant engueulés, nous nous réconcilions. Jusqu'à la prochaine fois. Jusqu'à la prochaine engueulade monstrueuse. Avec le temps, les choses ne s'arrangent pas. Nous allons faire un vieux couple d'originaux atroces. Nous finirons ensemble dans un asile de vieillards dans la région parisienne, parce que c'est moins cher qu'à Manhattan et que j'aurai insisté pour que ça soit elle qui se déplace, je ne bouge pas de la France viens ici si tu veux sinon tant pis pour toi ma chérie si tu préfères te geler les couilles dans ce pays de merde. Elle aura fini par céder en râlant. Nous serons toujours deux chiens de faïence face à face. À se détruire et à s'aimer. Ferdinand n'oublie pas ton cache-nez. Jenny fais pas chier.

Je suis assis, la face tournée vers la grande baie vitrée. J'ai levé le store. Tiré les rideaux. Le soleil fait comme chez lui, inonde tout, les disques dans le soleil, je bondis. Je suis accroupi sur mes talons, Cassegrain se ramène, frotte son museau contre mes fesses, parfois je pense qu'il est pédé sur les bords. Couché. Il ne m'écoute pas. Il ne m'a jamais écouté. Je me relève, son disque dans la main. Il virevolte comme une toupie autour de moi. J'avance vers la baie. D'un geste sec, je tire un pan du rideau, de façon que l'ombre se fasse, ne s'étale pas, mais couvre tout, d'un mouvement.

Cassegrain s'aplatit. Maintenant sur le ventre, le museau pointé vers l'enceinte droite, celle du passage vers la cuisine, alors que Gainsbourg jette les premiers mots de *Lunatic asylum*, et que je l'accompagne, à la manière de qui sait chanter faux, *le petit lapin de Playboy ronge mon crâne végétal*. Paroles énigmatiques.

Les notes se croquevillent au fond de ma gorge.

À présent, tout est clair. Nous sommes samedi. C'est le début du printemps. Il est midi. Il y a deux signaux rouges sur

le répondeur téléphonique. Ma vie ne va pas si mal. Il fait beau. J'ai bien dormi. Le monde tourne. Et Cassegrain est heureux. Bon Dieu de bon Dieu, qu'est-ce qu'un humain pourrait demander d'autre à l'existence?

AVANIE ET FRAMBOISE

Je saute dans mes jeans, me penche vers le répondeur, en finissant de me zipper d'une main, l'autre tourne le bouton métallique vers la position d'écoute. La bande redéfile, dans un chuintement, jusqu'au début, un grondement, patauge un moment, il n'y a pas de début. C'est la voix de Jenny. Un message lapidaire (*Ferdinand je viens à Paris*) laissé hier soir, de New York. Suit un deuxième message (*Ferdinand je suis à Paris*) laissé ce matin, de Roissy. Puis rien. D'autres voix.

C'est le coup de sonnette de Maria qui m'a réveillé. Enfin. Sorti de mes réflexions. J'étais dans le lit, à zoner tranquille dans des pensées tour à tour sombres et lumineuses. Et il a fallu qu'elle débarque. Elle est là. Plantée devant la porte. À me dire que c'était son jour. Est-ce moi qui? C'était pas votre jour, je fais. Avec Maria, c'est l'eau de Javel à tant. La p'tite claque aux mauvaises odeurs. L'Ajax nouvelle formule, plus de brillant, Ajax ammoniacqué, sept cent cinquante millilitres, nettoyant

ménager multi-usage, niveau de mousse ajusté, rinçage superflu, biodégradabilité supérieure à quatre-vingt-dix pour cent. Maria connaît par cœur le prix des liquides lave-vaisselle, et le prix des sels régénérants, et le prix du sel spécial régénérant. Alors son jour, ça m'étonnerait qu'elle se trompe.

Je suis debout dans l'entrée, bâillant.

Ce qu'il y a de terrible quand Maria passe, c'est que je suis obligé de ranger après elle, sinon je ne retrouve plus rien, ce qu'elle appelle désordre est agencement rigoureux. D'un autre côté, si elle ne passait pas, je serais déjà mort et enterré sous une couche de crasse, comme une vieille guimbarde dans un cimetière de voitures. Parfois, Maria et moi, nous fredonnons des espagnolades cubaines dont je retrouve machinalement les mots alors que ma tête est ailleurs. J'aimerais pénétrer le secret de cette pêche qu'elle a. Cinquante balais, une vie à frotter, laver, briquer. Une gentillesse sans bornes. Une ponctualité jamais prise en défaut.

La voilà donc, une fois de plus, devant la porte, à me persuader que c'était son jour. Or c'était le jour de personne. Même pas le jour de Jenny. C'est vous dire. Bon. C'est bien parce que c'est vous Maria. Elle entre. En plus je suis sûr qu'elle va encore me reprocher de trop laisser faire Cassegrain. Elle m'a déjà indiqué des méthodes de dressage drastiques. Des horreurs pavloviennes que je fais semblant d'appliquer. Elle s'étonne du peu de résultats.

Elle m'a rapporté qu'on raconte dans l'immeuble que je vis avec des bêtes étranges. Des animaux exotiques, a révélé quelqu'un. Un crocodile, plus exactement, a précisé un autre. Maria hoche la tête en me colportant ces curiosités anthropologiques. Allez savoir ce qui se passe dans la tête des gens. Pour qu'ils s'amuse à se terroriser ainsi. À inventer les histoires les plus invraisemblables. À les mettre en circulation, jusqu'à ce qu'elles leur reviennent, transformées. Et que de nouveau le cycle recommence. J'ai toujours été fasciné par le mécanisme des rumeurs. Fasciné et en même temps effrayé. Il y a quelque chose d'absolument terrifiant dans la manière dont une